



Le Bulletin

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE

Séance publique

Réception de Marie-José Béguelin et Gabriel Ringlet

Marc Wilmet – Marie-José Béguelin – Yves Namur – Gabriel Ringlet

Communications

Lise Gauvin L'écrivain francophone et ses publics. Vers une nouvelle pratique romanesque – **Marc Wilmet** « Les mots, bien ou mal nés, vivaient parqués en castes... » (Victor Hugo, *Contemplations*, I, 7). Réflexion sur les classes grammaticales – **Roland Beyen** De *La Balade du Grand Macabre* de Ghelderode à l'opéra *Le Grand Macabre* de Ligeti – **Georges-Henri Dumont** Souvenirs des débuts d'une politique culturelle (1965-1973) – **Yves Namur** Ernest Delève, un poète dans la secrète évidence – **Gérard de Cortanze** J.-M.G. Le Clézio : une littérature de l'envahissement – **Hubert Nyssen** La maison commence par le toit... *capriccio* – **Yves Namur** La nouvelle poésie française de Belgique. Réflexions autour d'une publication récente – **Roland Mortier** Le rêve champêtre de Voltaire dans ses lettres à Madame du Deffand – **Jacques Charles Lemaire** Originalités thématiques et textuelles du *Romanz du reis Yder* (circa 1210)

Prix de l'Académie en 2008

Ceux qui nous quittent

Lucien Guissard par Gabriel Ringlet – **Fernand Verhesen** par Pierre-Yves Soucy



La maison commence par le toit ... *capriccio*

Communication de M. Hubert Nyssen
à la séance mensuelle du 12 septembre 2009

La maison commence par le toit... L'idée de donner pareil intitulé à cette communication ne m'est pas venue par hasard même si je vous la présente comme une fantaisie éclore dans l'une des nuits woody-alléniennes de l'incomparable été que nous venons de vivre dans le Sud. Vous en jugerez... et peut-être me pardonnerez-vous à la fin le désordre gigogne dans lequel je vais vous entraîner.

Pendant la guerre — j'habitais alors Bruxelles — quelques activités clandestines auxquelles je me livrais m'avaient obligé à feindre que j'en avais d'innocentes. Je m'étais donc inscrit dans une école d'architecture, celle de la Cambre, en même temps que, certains soirs, je suivais un cours de chinois donné par un missionnaire jésuite que la guerre avait empêché de retourner en Orient pour y instruire ses catéchumènes. Ce souvenir m'est revenu quand notre secrétaire perpétuel me demanda sous quel titre il fallait inscrire, dans le programme de nos communications, les propos que, pour respecter une parole donnée, j'allais tenir devant vous à la rentrée de septembre. Le titre ? Je perçus alors un dé clic. Le père jésuite qui, du temps de la guerre, voulait nous initier en même temps, car il les jugeait inséparables, à la langue et à la pensée, avait entrepris de nous commenter d'entrée de jeu une vieille sentence chinoise selon laquelle la maison commence par le toit. Soudain remontait du passé le visage gris et froissé du missionnaire manipulant ces mots et cette idée pour initier ses étudiants de passage à une sagesse

chinoise qui ne paraissait pas rigoureusement conforme à son sacerdoce. Bref, il nous enseignait que la maison commence par le toit alors même qu'à l'école d'architecture on professait avec autorité que la maison commence par les fondations. Le paradoxe de cette contradiction n'était pas pour me déplaire. Mais je fus de parti pris. J'avais plus de prédilection pour le toit que pour les fondations. Et après tout, me suis-je dit, communication ou causerie, cela commence par un titre comme la maison commence par le toit. Et puis j'avais à l'esprit le souvenir de mes deux longs voyages en Chine et aussi du livre de François Jullien, *Un sage est sans idée*, où l'on voit que ce sage-là abaisse les barrières de ses idées afin de ne pas faire obstacle à celles que le vent pourrait lui apporter.

Au long de mon sinueux parcours, j'ai toujours eu et j'ai parfois exhibé de la prédilection pour la métaphore et l'allégorie parce que l'une et l'autre, me semblait-il (et il me semble toujours), permettent à l'esprit d'élargir le champ de sa réflexion, de rompre certaines barrières et d'aller à des audaces dont, sans cela, il ne se sentirait pas capable. Ainsi me revient-il qu'à Strasbourg en 1996, au cours d'un repas en compagnie d'éminents mathématiciens, je soutins l'idée que, si la somme des connaissances et leur croissance incessante ne permettaient plus d'envisager une encyclopédie à la manière de Diderot et d'Alembert, il ne me paraissait pas interdit d'en imaginer une nouvelle qui, par la voie métaphorique, rendrait compte des démarches communes aux multiples disciplines de notre temps. Entre la grammaire, la génétique et les mathématiques, par exemple, les similitudes structurelles sont parfois évidentes. Imaginons quelle efflorescence on trouverait en allant dans cette voie... Un distingué mathématicien me coupa la parole et, avec un geste de procureur, me lança qu'on ne pouvait parler de mathématiques sans en faire. Ce n'était ni la première ni la dernière fois que j'observerais chez certains néo-conservateurs la crainte d'une rupture de leur isolement tribal. Celui-là, en tout cas, n'admettrait jamais que la maison pût commencer par le toit.

Peut-être dois-je l'intérêt que j'ai porté à la métaphore et l'allégorie au privilège d'avoir eu pour grands-parents un couple de merveilleux énergumènes. Lui, qui était chimiste et physicien, me fit voir un jour qu'on pouvait mettre le feu à l'eau. Il suffisait d'y plonger une lamelle de sodium. Une autre fois il fit débarrasser le grenier de sa maison pour y installer un pendule de Foucault afin de me fournir la preuve... *eppur si muove*, que la Terre tourne. Et elle, ma grand-mère, qui était du côté arts et lettres, après m'avoir mis dans les mains le *Don Quichotte* de Cervantès, me révéla que je lisais en français des pages qui avaient été écrites en espagnol. Et, par le

vertige qu'elle m'avait flanqué, elle fit ma première initiation au singulier commerce que nous avons avec les langues. Ainsi, sans recours aux injonctions, mes grands-parents me poussèrent tout naturellement vers la fiction qui est à la base des deux métiers que j'exercerais ensuite : l'écriture et l'édition.

Avant de me mettre à l'édition, j'ai pratiqué pendant dix ans la cartographie en compagnie d'un géographe de belle envergure. Non pas la cartographie commerciale du type Michelin ou Taride, mais la cartographie réflexive à destination des universitaires et des bureaux d'études. Je ne suis pas près d'oublier le jour où, par curiosité, nous avons posé, sur une carte géologique du Sud-Est, une carte des pratiques religieuses. Il nous sauta alors aux yeux que les catholiques, dans leur majorité, vivaient sur le calcaire et les protestants sur le schiste. La découverte nous précipita dans le double courant de l'histoire et de la fiction. C'est ce jour-là, je crois, que j'ai décidé que mon activité deviendrait éditoriale.

C'est donc par le truchement de la métaphore et de l'allégorie que j'ai peu à peu découvert comment notre connaissance des personnes et des choses, notre perception des événements et des sentiments se constituaient dans l'incessant va-et-vient, entre réalité et fiction, d'un tumultueux cortège de questions et d'illuminations. La réalité, à défaut de savoir ce qu'elle est, me disais-je, nous savons qu'elle existe et nous cherchons à la découvrir parce que nous pensons qu'elle est notre socle. La fiction, elle, c'est l'imprévisible floraison des possibles que déclenchent nos questions, notre curiosité et parfois notre inquiétude. Découverte sans doute avant le feu, la fiction a dû naître dans notre espèce en même temps que le geste et la parole, et elle a servi, dès les commencements, à travestir l'ignorance de nos origines comme à brider les peurs de l'inexplicable. Nul, et surtout pas ceux qui s'en défendent, n'échappe aux filets de la fiction. À supposer qu'il existât, Dieu lui-même, s'il ne lui doit pas tout, doit beaucoup à la fiction. Albert Cohen, un connaisseur, disait Dieu le plus fécond des romanciers.

Je vous avais averti que j'irais, comme dit Montaigne, à sauts et à gambades. Ainsi, à propos de fiction, pensais-je à l'incroyable déploiement de perspectives que propose à lui seul ce mot *habitus* que médecine et sociologie, architecture et édition ont emprunté tel quel au latin pour désigner, selon les cas, l'apparence du corps ou la manière d'être dans un groupe humain. *Habitus, habit, habitant, habitat, habitude...* Comment pourrions-nous fixer un seul de ces mots sans voir scintiller les autres autour de lui comme autant de satellites ? Et sans que chacun d'eux ne rameute souvenirs et coïnci-

dences ? Pour ma part, et puisqu'il est par force question d'architecture ici, je vous dirai qu'au seul mot *habitat* je vois ressurgir les appartements que m'a fait connaître dans l'enfance le nomadisme familial, je revois la maison de mes grands-parents avec le laboratoire du grand-père et la bibliothèque de la grand-mère, je revois les logements étroits ou les demeures somptueuses des parents de certains amis, je revois des cités ouvrières, des camps de nomades et l'ancienne zone de Paris. Je revois même à Hauterives le *Palais idéal* du facteur Cheval. Chez lui, chez eux... chez nous, chez vous, chez moi. Et ainsi mon attention se fixe-t-elle sur ce mot *chez* car il montre bien la part de la fiction qui entre dans ce que nous tenons pour une élémentaire réalité. À elle seule, cette humble préposition issue du latin *casa* en passant par le vieux français *chiese*, a fait l'objet de mémoires universitaires pour tenter d'en définir le sens et d'en évaluer le territoire. Mais, en vérité, elle est d'abord narrative, cette préposition. Elle évoque le temps et l'espace. Dire *chez* c'est presque dire : *Il était une fois*. En témoigne d'ailleurs le titre d'un film que je n'ai pas aimé mais qui s'est taillé un sacré succès : *Bienvenue chez les Ch'tis !* Aurait-on dit *À la rencontre des Ch'tis*, la propulsion n'eût pas été la même...

Dans mon histoire, la seule dont je puisse rendre compte en connaissance de cause, l'architecture et l'urbanisme sans cesse ont été profondément mêlés à la fiction. Je suis né ici, à Bruxelles, capitale de l'Europe mais aussi d'un petit royaume en voie de déchirement, qui a prêté son nom à une pratique désormais inscrite dans les nomenclatures et dictionnaires professionnels : la *bruxellisation*. À savoir la destruction, sans motif légitime, d'un tissu urbain. *Bruxellisation*, comme en un temps on disait *libanisation*... Et en vérité, dans mes jeunes années, un peu avant guerre et beaucoup après, j'ai vu mutiler et en partie détruire une ville à laquelle le dix-huitième siècle avait donné un charme considérable. Les travaux entrepris pour réaliser la jonction ferroviaire nord-midi ont fourni aux promoteurs immobiliers une occasion inespérée de faire main basse sur des quartiers entiers avec une frénésie telle qu'aujourd'hui encore elle n'a pas cessé de détruire et de transfigurer. Ainsi ai-je vu le lieu-dit du *Mont des Arts*, qui dans mon souvenir n'avait rien à envier aux Buttes Chaumont, disparaître avec d'autres sous les coups de poires en fonte balancées au bout d'une chaîne par des engins montés sur des camions portant la marque : *Froidecœur, démolitions en tous genres*. Et voilà bien une manière qu'a la fiction de s'incruster dans la réalité. Froid de cœur ! L'un de mes premiers romans raconte un peu de cette histoire et il me valut le reproche d'avoir inventé de l'in vraisemblable... J'eus aussi le déplaisir de voir détruire la vieille école de mes premières classes où enseignait

l'un de nos disparus dont le souvenir m'est cher, Albert Ayguesparse. On s'y chauffait encore au coke et s'éclairait au gaz, les deux cours de récréation étaient plantées de marronniers et les pissotières faites de belle ardoise. Cette école des débuts aurait pu devenir un délicieux éco-musée de l'instruction publique au dix-neuvième siècle. Elle fut détruite pour les besoins d'un lotissement très bourgeois. Ce serait ça, la modernité ? Triste fiction secrétée par une sinistre réalité. Dieu merci, j'ai vécu là-bas, ailleurs et ici d'autres expériences qui furent belles et où la fiction n'avait pas moins de part. Tel ce mas où j'habite aujourd'hui et qui chaque jour me rappelle par le millésime gravé dans la clef de voûte qu'il fut construit dans l'année qui précéda celle de la Révolution française. Ou, quand je suis à Paris, cet appartement situé en face de la maison de Descartes. Appellations et noms qui enfouissent leur lot de fiction dans l'épaisseur de la pierre et de la réalité. Par quoi je ne veux rien démontrer, mes amis, mais seulement rappeler que ces deux-là, réalité et fiction, sont inséparables.

Et je vois ainsi qu'en venant vous dire avec un brin de malice et un zeste d'inquiétude que la maison commence par le toit, j'ai ouvert une boîte de Pandore. Car si je ne m'efforçais de tenir les rênes je vous raconterais encore, avec nombre de ces détails que j'affectionne en romancier, la part de fiction perçue dans l'architecture de terre dont je découvris au Mali les prouesses. Je vous emmènerais à la falaise de Bandiagara où des Dogons m'apprirent que la salle des palabres avait un plafond bas pour éviter la colère sous le coup de laquelle se dressent les hommes. Je vous dirais les visites que je fis, en compagnie de Jean Duvignaud et de quelques sociologues dans les favellas de Rio d'où l'on a une vue imprenable sur les quartiers fortunés de la ville. Je vous parlerais de l'hubris et du pouvoir tels que je les ai perçus dans l'urbanisme et l'architecture à New York, à Moscou ou à Pékin. Je vous inviterais à visiter l'incomparable Maison de verre dont le Dr Dalsace confia à Pierre Chareau la construction et l'aménagement jusqu'au moindre détail. Je vous confierais encore combien m'inquiètent les gens qui réhabilitent, comme en Arles, des ateliers anciens avant de savoir ce qu'ils vont en faire ou y installer. Et je vous entretiendrais des romans qui racontent le 11 septembre 2001 sans que jamais, faute peut-être de recul, la fiction soit à la hauteur de la réalité.

Il m'est arrivé d'emmener des jeunes gens (et parfois de moins jeunes) dans une rue, de les arrêter soudain et de leur demander de lire à voix haute les façades qu'ils avaient sous les yeux. Lire ? me demandaient-ils avec de la stupeur car ils croyaient que je m'étais trompé de mot. Oui, lire, comme on peut lire une image, une photo,

un tableau ! Ils n’y parvenaient pas, ou mal, et je les initiais alors à une méthode que m’avait enseignée jadis un grand conservateur de musée. Au premier regard, on peut, il faut même se laisser envahir par un tableau qu’on absorbe du regard, disait-il, mais il vaut mieux ne pas juger définitivement du sens et de sa valeur avant d’en avoir fait un inventaire systématique. Et il m’invitait à examiner une œuvre de gauche à droite et de haut en bas, fragment par fragment, personnage par personnage, objet par objet, en m’efforçant de les nommer au fur et à mesure. Car nommer, donc hisser au niveau du langage, c’est animer. J’essayais à mon tour avec mes jeunes gens. Allez-y, leur disais-je, laissez-vous submerger par vos premières impressions mais, ensuite, façade par façade, nommez un à un les éléments que vous voyez. En vous rappelant qu’il est dans la nature des évidences, comme le disait Paulhan, de passer inaperçues. Surprenant, ce que découvraient alors mes jeunes gens : des détails qui, dans les structures, les matériaux, les couleurs, leur faisaient voir soudain des indices ou des traces révélateurs d’intentions, d’ambitions, d’opinions et d’humeurs d’abord invisibles. Fonctions et ornements, trompe-l’œil et *façadisme* (encore un mot belge versé dans le vocabulaire de l’architecture) leur ouvraient les portes de la fiction architecturale... Je les encourageais en les invitant ensuite à imaginer l’architecte devant sa planche à dessin, sous la coupe de son imaginaire et sous la pression qu’avaient exercé sur lui désirs et prétentions du client, et injonctions de la corporation. Dans la façade qu’ils examinaient maintenant à la loupe, que voyaient-ils, leur demandais-je, qu’ils pouvaient, avec plus ou moins de certitude, associer au caractère de l’architecte ou à ses ambitions, aux désirs ou à l’impuissance des occupants, des locataires, des usagers, des visiteurs ? Quelle part d’invention, quelle part d’imitation ? Ils y prenaient goût, leur imagination fonctionnait. Pour qu’ils n’aillent basculer ni dans l’excès ni dans l’absurde, il me fallait alors leur rappeler qu’il s’agissait d’indices et non de preuves. Et surtout je les amenais à voir le filigrane de la fiction dans l’opacité de la pierre, son surgissement dans les attrape-nigauds de la forme (Pagnol dit : les *trompe-couillons*). Je les amenais à voir et à comprendre — du moins m’y efforçais-je — comment l’architecture est nourrie par cette fiction et comment à son tour elle en suscitait dans leur imagination de voyeurs occasionnels. Après un tel exercice, il était plus commode pour moi d’en appeler à leur réflexion sur la manière dont se constitue un paysage urbain, de les inviter à méditer sur les parts que, dans l’architecture et l’urbanisme, prennent l’ambition, la soumission ou le suivisme, et d’évoquer les effets de miroir tels que les a révélés Édouard Saïd, à propos d’orientalisme, dans *L’Orient créé par l’Occident*. En un mot je leur proposais d’apprécier le déploiement et l’échange des influences.

Mais je ne vous cache pas que, devant des étudiants ou en d'autres lieux et écrits, j'ai parfois insisté durement sur la nature politique de l'architecture et de l'urbanisme, sur le rôle invisible des intérêts particuliers dans le champ des relations communautaires, sur l'inégalité dans le partage des espaces verts et des vues imprenables, sur les nuisances advenues par négligence ou par économie forcenée, sur les contraintes de voisinage, et aussi sur les lubies présidentielles, sur les injonctions financières et les méfaits du modèle mondialiste, sur les zones de non-droit, sur les lieux de rétention et sur la détresse des sans-logis. Sans manquer, car l'esthétique joue un rôle important dans le bien-vivre et le mal-vivre de nos sociétés, de souligner que si les bouffonneries des défilés de mode avec décolletés en saucière et jupes potirons sont éphémères, pour longtemps, hélas, il faut vivre avec des maisons qui vous crachent dans l'œil et des tours qui ressemblent à des cornets de glace en train de fondre.

Je me suis mis à vous parler d'un métier qui n'est pas le mien et pourtant l'un m'a sans cesse rappelé l'autre, au fil de mon existence. Les Chinois ne disent pas seulement que la maison commence par le toit, ils disent aussi que, la maison achevée, la mort y entre. À la lettre, ça n'a guère de sens. Mais, par la métaphore, c'est d'une grande sagesse. Je l'ai compris pour la première fois quand, pour tromper l'occupant, je m'inscrivis pendant la guerre dans cette école d'architecture où l'enseignement était inspiré par le défunt Bauhaus. Le tout premier jour nous fûmes réunis à l'extérieur. On nous montra le bâtiment principal qui était d'une abbaye du douzième siècle détruite par les guerres et reconstruite au dix-huitième dans l'admirable style de l'époque. « Pour demain, dit notre professeur qui était un architecte de renom, vous me dessinerez avec précision une coupe verticale de ce bâtiment. » Comme mes condisciples, j'ai commencé par le toit avec, présente à l'esprit, la mort qui avait anéanti le bâtiment antérieur. De même, quand j'ai décidé d'écrire mon tout premier roman, j'ai commencé par le titre, *Le nom de l'arbre*, qui me permettait de percevoir la structure que j'allais donner au livre. Et quand, plus tard, je l'eus achevé, la dernière phrase me vint ainsi : « Et je ne sus d'abord quel nom lui donner. » Signe que tout pouvait être refait ou repris dans un autre livre. Et si je pense au dernier livre que j'écrirai ou que j'aurai voulu écrire, j'y pense comme à ce mas où j'habite et qu'à l'effroi et l'agacement de mes proches j'appelle ma dernière demeure. Mais quel romancier serait assez fou pour croire qu'un roman est jamais achevé ?

Sous le titre de son roman (fût-il provisoire), l'écrivain installe son métier à tisser comme, sous le toit encore imaginaire de la maison

qu'il s'apprête à construire, l'architecte inspiré par la Chine répartissait les surfaces et les volumes. Même la part que la maison va prendre à l'urbanisme local se retrouve chez le romancier dont le livre, sitôt paru, se mêlera bientôt, en librairie et dans les bibliothèques, à l'incommensurable catalogue de tous les autres. J'écrivais l'an dernier un roman dont l'épicentre narratif se situe à la place de la Contrescarpe à Paris. Il y a là une maison, dix-huitième, elle aussi, sur la façade de laquelle, en guise d'enseigne pour *Le nègre joyeux*, est affiché un grand panneau qui représente une dame de bonne condition (toujours dix-huitième à en juger par la robe et le décor) servie par l'un de ces négrillons, petits esclaves ou « jouets d'ébène », qui eurent pour un temps plus de succès que les animaux de compagnie. Mais si j'avais intitulé mon livre *Le nègre joyeux* il eût pris une tout autre direction. D'où l'importance de bien choisir son titre ou... son toit.

Je n'en finirais pas et me retire en me référant à Flaubert qui, dans une lettre de 1850 à Louis Bouilhet, écrivait que « la bêtise consiste à vouloir conclure ».